

Un festival



intermittent

2014 - En Avignon

Avec ses 500 000 affiches posées à travers la ville, ses 1 083 compagnies, ses acteurs hauts en couleur déambulant dans les rues, mimant leurs spectacles dans leurs costumes de scène et distribuant leurs tracts, le festival d'Avignon est un vaste marché du théâtre, ou une foire aux spectacles, comme on voudra. Bien qu'il soit partagé, comme le dit Philippe Caubère, entre « l'anarchie du Off et la branchitude obligée du In », c'est un plaisir d'y glaner un peu au hasard spectacles et scènes de rues.

Cette année, la soixante-huitième édition était à haut risque. Son nouveau directeur, Olivier Py, avait-il raison de s'inscrire dans la tradition de retour aux grands textes théâtraux de Jean Vilar, père fondateur du festival ? Il aurait pu se rappeler ses propos aux jeunes qui manifestaient à Paris en 1968 : « Je voudrais que le festival 1968 soit le festival de toutes les contestations ». Il fut servi au-delà de ses espérances. Il

vit ces jeunes lui cracher au visage et leurs franges radicales insulter ensemble « Vilar, Béjart, Salazar ». Olivier Py quant à lui a joué de tous les chantages. Menaçant de démissionner ou de délocaliser le festival en cas de victoire du FN aux municipales, il a plaidé en juillet pour la survie du festival, brandissant la même peur : « Si le festival est annulé, c'est dix points de plus pour le FN ». C'est surtout une perte de recettes considérables, le festival risquant de perdre quatre millions d'euros et d'être en liquidation au

mois d'août, les assurances ne couvrant l'annulation des représentations qu'en cas d'intempéries.

D'où un numéro d'équilibre périlleux, Olivier Py soutenant à la fois les intermittents - « leur lutte est légitime, ils sont les piliers de notre vie culturelle » - et

s'opposant à la grève : « Pour moi, rien ne justifiera jamais qu'on ne lève pas le rideau... Ne pas jouer, c'est accepter la fin du combat, qu'il



500.000 affiches dans la ville...

n'y ait plus aucune surface de parole ».

Manière de canaliser la contestation sans toucher au « temple de la parole aussi sacré qu'Avignon ».

Le Prince de Hombourg

mardi 8 juillet. Nous assistons, après deux « premières » qui n'ont pas eu lieu, à la représentation du Prince de Hombourg d'Heinrich von Kleist, mis en scène à la demande d'Olivier Py, par l'Italien Giorgio Barberio Corsetti. D'abord, bien sûr, nous est infligé un quart d'heure de « surface de parole », par des intermittents narcissiques aux slogans usés. En bref : la culture, c'est nous, et si le Medef ne nous aime pas, nous ne l'aimons pas non plus. Plutôt que de saboter le Festival, ils préfèrent l'utiliser comme tribune. Le public est partagé : quelques « ça suffit ! », beaucoup d'applaudissements.

Curieuse pièce, cette œuvre de Kleist, sa dernière avant son suicide à trente-quatre ans.

Olivier Py voulait réanimer la figure du Prince inscrite dans la légende d'Avignon, avec le trio Jean Vilar, Jeanne Moreau, et Gérard Philipe en romantique irrésistible.



Ça commence bien !



*En avant-spectacle,
un cours de morale politico-sociale*

pour les encourager à déclarer la guerre à Napoléon premier et à libérer les territoires allemands. Pour Barbiero, l'aspect historique s'estompe, et l'on s'interroge sur d'autres enjeux : quelle légitimité accorder à l'Électeur de Brandebourg

qui condamne à mort le Prince pour désobéissance, parce qu'il a remporté une victoire contre les Suédois avant que l'ordre en ait été donné ? Victoire volée d'un héros malgré lui ? Le Prince est entre rêve et réalité. La pièce commence avec son rêve et se termine avec son évanouissement. Acceptant une mort qui lui sera épargnée, il est fasciné par elle et Kleist parle en lui quand il dit : « j'ai réglé mes comptes avec le monde ».

Dans le rôle-titre, Xavier Gallais n'endosse pas la chemise blanche à volants de dentelle, mais incarne un Frédéric Arthur étrange, bien saisi par Corsetti : « Il est à la fois très concret, terrien et très lunaire ». Lors de la création de la pièce, en 1951, par Jean Vilar, il y eut des débats autour du pan-germanisme de Kleist ; le sens politique était sensible, les enjeux politiques : Kleist adressait un message à la famille des Hohenzollern

Le Palais des Papes, « *mur sans fin comme un abîme, plateau sous un gouffre* », dit le metteur en scène, amplifie l'incertitude entre la mort et la vie; on croit mort l'Électeur, il vit pour condamner puis gracier, le Prince se voue à la mort, il est sauvé, célébré en héros, épouse sa belle cousine. On est entre le tragique et le comique, et la dérision, me semble-t-il, sauve la pièce: le colonel fait rire le public quand il dit à l'Électeur: « *Tu pourrais te trouver à deux doigts de ta perte que, pour venir à ton secours, te sauver, le Prince ne tirerait plus l'épée avant d'en avoir reçu l'ordre* ». En revanche, on voit mal pourquoi la pièce commence par des hommes entièrement nus qui s'étreignent. Hommage à l'homosexualité d'Olivier Py? Provocation en écho au Living Théâtre du temps de Jean Vilar? Le public aujourd'hui n'est plus si facile à provoquer et ne bronche pas.

Quant à la transformation finale du Prince en marionnette, esthétiquement réussie, le spectateur se demande qui en tire les ficelles: l'Électeur, la folie, le destin? L'énigme non résolue est sans doute le must du théâtre revisité.

Le souffle d'Etty

Escapade au festival Off, vers ces chapelles qui nous rappellent que la France fut naguère une chrétienté: Notre Dame de l'Oratoire, Notre



Ambiance de cirque

néralement, s'autofinancent, et qu'après le spectacle on peut parler avec les acteurs autour d'un apéritif.

Mis en scène par Michel Vienot, joué par son épouse Mary Vienot et, en Etty, par Annick Galichet, musicienne, comédienne, chef de chœur, Le souffle d'Etty mêle histoire réelle et fiction: une grand-mère Masha, et sa petite fille Lucy, se racontent la vie d'Esther Hillesum, juive hollandaise. À cause d'Annick Galichet sans doute, le spectacle est ponctué d'hymnes, de psalmodies, de chants hébreux, qui traduisent la nostalgie et la souffrance, tempérées par l'autodérision. Quand on est, comme moi, fasciné par la personne d'Etty, on est forcément un peu déçu par le personnage, malgré le succès du spectacle.



Le "souffle d'Etty" bien annoncé

malgré le succès du spectacle.

Dans une Hollande occupée, placée sous l'autorité d'un commissaire du Reich, Etty Hillesum réside à Amsterdam pour y poursuivre ses études. On est en 1941, elle a vingt-sept ans. Dans les deux années qui lui restent à vivre,

menacée de dépression, elle est en quelque sorte sauvée par Julius Spier, juif allemand réfugié à Amsterdam où il fonde un cabinet de psychiatrie. Etty se laisse envoûter par cet homme de trente ans son aîné, qui sait lire en elle, l'arracher à ses démons, la guider en la poussant à entamer la rédaction

d'un journal, dont il nous reste onze cahiers bouleversants. Étrange liaison, qui n'est ni la première, ni la dernière. Spier lui fait lire Carl Gustav Jung, mais aussi la Bible, et particulièrement saint Matthieu, saint Augustin, l'Imitation de Jésus-Christ. Un de ses amis s'insurge : « c'est un retour au christianisme ». Etty rétorque : « mais oui, le christianisme : pourquoi pas ? ».

Une force interne la pousse à s'agenouiller, geste inhabituel dans la tradition juive. Car celui qu'elle reçoit en elle n'est pas un Dieu jaloux et vengeur mais « l'invité d'honneur » qu'elle abrite au fond d'elle-même. Proche, sans le savoir, de la spiritualité carmélitaine, elle pratique l'écoute intérieure de soi qui devient l'écoute, au-dedans de soi, d'un autre que soi : « Ce qu'il y a de plus profond en moi écoute l'essence et la profondeur de l'autre. Dieu écoute Dieu ».



Tout est bon pour attirer les spectateurs :



des invitations suggestives...

gée : « la collaboration... , est évidemment un acte irréparable. Un jour l'histoire aura à en juger » ; mais aussi : « qui se serait occupé des internés et des familles sans cela ? »

On peut considérer ses écrits comme un manuel de résistance au mal. Résistance ambiguë dans sa vie. Après des hésitations, elle devient membre du Conseil juif d'Amsterdam, instrument de collaboration avec les nazis. C'est une manière de se protéger, et lucide, elle est parta-

gée : « la collaboration... , est évidemment un acte irréparable. Un jour l'histoire aura à en juger » ; mais aussi : « qui se serait occupé des internés et des familles sans cela ? » En 1942, elle se porte volontaire pour le camp de transit de Westerbork, antichambre d'Auschwitz. Elle y joue le rôle d'assistante sociale, songe à aider les siens – ses parents et son frère cadet y sont déportés – et à endosser pleinement le destin de son peuple.

Ce qui frappe dans ses écrits et ses lettres, c'est sa lucidité, et l'abandon à Dieu. « Pour nous, écrit-elle, il ne s'agit plus de vivre, mais plutôt de l'attitude à adopter face à notre perte ». Et cette attitude qui fait sa force, elle la puise à

l'intérieur d'elle-même, ce qu'elle appelle « faire entrer un peu de Dieu en soi ». En même temps, sa prière est d'action de grâces, dans l'hommage aux saisons, au jasmin qui fleurit indifférent à



...aux annonces improbables!

la cruauté des hommes: «*la vie est belle et pleine de sens*». Dans ces temps où certains sont tentés de faire le procès de Dieu, elle écrit: «*Par essence la vie est bonne, et si elle prend parfois de si mauvais chemins, ce n'est pas la faute de Dieu, mais la nôtre*».

On songe à Soljenitsyne: «*La ligne de partage entre le bien et le mal ne sépare pas les hommes et les classes, elle traverse le cœur de chaque homme, et de toute l'humanité*». On songe aussi à Sénèque, évoquant le philosophe Stilbon, vaincu par Démétrios, qui lui demande s'il a subi quelque perte. Stilbon, qui a perdu sa patrie, sa femme, ses enfants, répond: «*je n'ai rien perdu: tous mes biens sont avec moi; omnia mecum*». Etty de même: «*Pour humilier il faut être deux*». Elle propose de considérer l'agression comme un fait extérieur, de désamorcer tout sentiment de haine, de s'extraire des circonstances: «*Le grand obstacle, c'est toujours la représentation et non la réalité; la souffrance réside dans l'anticipation des événements*».

Les «*circonstances*» allaient saisir, un six septembre 1943, la famille Hillesum. Dans le wagon de marchandises qui l'emmenait à Auschwitz, elle écrivit à une amie une dernière carte jetée par un interstice, adieu laissé au hasard et qui parvint à sa destinatrice: «*j'ouvre la Bible au hasard et je trouve ceci «*Le seigneur est ma chambre haute*»*».

Etty meurt à Auschwitz le 30 novembre 1943, à vingt-neuf ans. On ne sait rien de ses derniers mois. Mais on peut lire, outre ses Cahiers, Etty Hillesum, une voix dans la nuit, de Cécilia Dutter (Robert Laffont, 2010) et Une vie Bouleversée (Edition du Seuil, 1995)

Danièle Masson



*Près du château des Papes
et de Notre Dame des Doms*